

DOI: <http://dx.doi.org/10.18817/ot.v14i24.604>

«**FRENCH CONNECTIONS EN AMERIQUE LATINE**»: aux racines des circuits contemporains de la drogue.<sup>1</sup>

«**FRENCH CONNECTIONS NA AMÉRICA LATINA**»: nas raízes dos circuitos contemporâneos da droga.

«**FRENCH CONNECTIONS IN LATIN AMERICA**»: at the roots of drug contemporary routes.

«**FRENCH CONNECTIONS EN AMÉRICA LATINA**»: en las raíces de los circuitos contemporâneos de la droga.

ALEXANDRE MARCHANT

Professeur Docteur agrégé d'Histoire de l'ENS de Cachan.

Paris, France.

[alexandre.m75005@gmail.com](mailto:alexandre.m75005@gmail.com)

**Résumé:** La continentalisation et la mondialisation du trafic de drogue dans les Amériques semble avoir débuté avec l'émergence des grands cartels colombiens et mexicains dans les années 1980. Elles plongent en réalité leurs racines dans le système mis en place des années auparavant par les mafias marseillaises exportatrices d'héroïne dans le Nouveau Monde au temps de la *French Connection*. Du sud au nord du continent, des criminels français expatriés ont institué des réseaux, des itinéraires et des pratiques qui ne disparurent pas du jour au lendemain avec l'effondrement de la filière française au début des années 1970. Bien au contraire, les cartels naissants de la cocaïne ont cherché à intégrer d'anciens trafiquants de la *French Connection* pour mettre à profit leur savoir-faire, avant de perfectionner leurs méthodes pour aboutir à de nouveaux équilibres entre Amériques et Europe dans le trafic international de stupéfiants au tournant des années 1980-1990.

**Mots-clés:** Trafic. Mafia. Cartel.

**Resumo:** A continentalização e a mundialização do tráfico de droga nas Américas parecem ter começado com a emergência dos grandes cartéis colombianos e mexicanos nos anos 1980. Mas, na realidade, elas se enraizaram, muitos anos antes, no sistema implantado, pelas máfias marseilhesas exportadoras de heroína no Novo Mundo, nos tempos da *French Connection*. Do sul ao norte do continente, criminosos franceses expatriados instituíram redes, itinerários e práticas que não desapareceram do dia para a noite com a queda da filial francesa no começo dos anos 1970. Ao contrário, os cartéis nascentes da cocaína buscaram integrar antigos traficantes da *French Connection* para tirar proveito de suas experiências, antes mesmo de aperfeiçoarem seus métodos, para alcançar novos equilíbrios entre Américas e Europa no tráfico internacional de entorpecentes na virada dos anos 1980-1990.

**Palavras-chave:** Tráfico. Máfia. Cartel.

**Abstract:** Continentalization and globalization of drug trafficking in the Americas seem to have begun with the emergence of Colombian and Mexican cartels in the 1980s. However, in reality they were entrenched many years before in the embedded system by the Mafias from Marselha which were exporters of heroin in the "New World" throughout the period of the *French Connection*. From the south to the north of the continent, expatriate French criminals instituted networks, itineraries and practices, which did not abruptly disappear with the collapse of the French branch in the early 1970s.

<sup>1</sup> Artigo submetido à avaliação em junho de 2017 e aprovado para publicação em novembro de 2017.

On the other hand, cocaine's emerging cartels sought to integrate former French Connection traffickers to take advantage of their experiences, before perfecting their methods to achieve new equilibrium between Americas and Europe with the international traffic of drugs during the years 1980-1990.

**Keywords:** Traffic. Mafia. Cartel.

**Resumen:** La continentalización y la mundialización del tráfico de drogas en las Américas parecen haber comenzado con la emergencia de los grandes carteles colombianos y mexicanos en los años 1980. Pero, en realidad, se enraizaron, muchos años antes, en el sistema implantado por las mafias marselesas exportadoras de heroína en el Nuevo Mundo, en los tiempos de *French Connection*. Del sur al norte del continente, criminosos franceses expatriados establecieron redes, itinerarios y prácticas que no desaparecieron del día para la noche con la caída de la filial francesa a principios de los años 1970. Al contrario, los carteles nacientes de la cocaína buscaron integrar a antiguos traficantes de la *French Connection* para aprovechar sus experiencias, antes incluso de perfeccionar sus métodos, para alcanzar nuevos equilibrios entre Américas y Europa en el tráfico internacional de estupefacientes en el cambio de los años 1980-1990.

**Palabras clave:** Tráfico. Mafia. Cartel.

Si le trafic international de stupéfiants est aujourd'hui une figure éminemment diabolisée de la criminalité contemporaine, c'est qu'il est pensé à l'aune des terribles « cartels » de la drogue qui ont fait leur apparition sur la scène internationale dans les années 1980. Le terme a été forgé par la *Drug Enforcement Administration-DEA*, l'agence fédérale américaine chargée de la lutte contre le trafic de drogue pour désigner ces réseaux criminels colombiens ultra-violents inondant de cocaïne le monde entier : le cartel de Medellin, longtemps dominé par Pablo Escobar, ou celui de Cali<sup>2</sup>. L'Amérique latine devint, à partir de 1982 sous l'impulsion du Président américain Ronald Reagan, le théâtre de vastes opérations anti-drogue et la source d'inspiration de tous les dispositifs anti-blanchiment ou procédures d'extradition de « gros bonnets » ou « narcos ». Aujourd'hui, au Mexique, les cartels gangrènent de leur violence meurtrière des régions entières du pays qui échappent au contrôle de l'Etat<sup>3</sup>. La littérature et le cinéma ont un effet grossissant de ces travers<sup>4</sup>. Tandis que de nombreuses études disponibles insistent sur le processus de continentalisation et de mondialisation de l'économie de la cocaïne à partir de la Colombie des années 1980.<sup>5</sup>

<sup>2</sup> DELPIRIOU, Alain; MACKENZIE, Edouardo. *Les cartels criminels: cocaïne et héroïne, une industrie lourde en Amérique latine*. Paris: PUF, 2000; NOEL, Thierry. *Pablo Escobar, trafiquant de cocaïne*. Paris: Vendémiaire, 2015.

<sup>3</sup> GRILLO, Ioan. *El Narco: la montée sanglante des cartels mexicains*. Paris: Buchet-Chastel, 2012.

<sup>4</sup> Pour des films sur les cartels colombiens, voir *Blow* de Ted Demme (2001) ou encore *Paradise Lost* d'Andrea Di Stefano (2014). Pablo Escobar a fait l'objet de plusieurs séries biographiques, de la colombienne *Pablo Escobar, El patron del mal* à l'américaine *Narcos*. Quant à la situation chaotique du Mexique aujourd'hui, elle est bien illustrée dans le film *Sicario* de Denis Villeneuve (2015) ou dans les romans de Don Winslow (*La griffe du chien*, 2008 ; *Cartel*, 2016).

<sup>5</sup> KOUTOUZIS, Michel; PEREZ, Pascale. Continentalisation de l'économie mafieuse en Amérique latine. In: \_\_\_\_\_. *Crime, trafics et réseaux: géopolitique de l'économie parallèle*. Paris : Ellipse, 2012. p.73-104.

Pourtant, l'histoire du trafic de drogue en Amérique latine est plus ancienne et le système de production, trafic et revente des diverses drogues de la région (surtout la cocaïne, issue de la feuille de coca si courante en pays andins; mais aussi l'héroïne, issu du pavot qui poussent sur certains champs mexicains; et le cannabis dont la culture est favorisée partout par le climat) a commencé à se mettre en place bien avant la « décennie des cartels », tributaire de l'apport de trafiquants venus du vieux monde. En effet, la *French Connection*, la plus célèbre filière du trafic international d'héroïne au XXe siècle a joué un rôle important dans l'émergence d'un marché continental et transatlantique de la drogue dans les Amériques. En son sein, furent institués des réseaux, des pratiques et des itinéraires qui furent repris ensuite par les cartels. Sur la base de sources policières, provenant principalement des archives françaises et américaines<sup>6</sup>, et de la littérature secondaire laissée par les témoignages de malfrats ou de policiers, retraçons ici l'histoire de ces « connections françaises » multiples qui éclairent rétrospectivement la genèse du marché de la drogue latino-américain.

Dans l'après-guerre, la *French Connection* a placé l'Amérique latine au cœur du trafic international de drogue, aspect parfois méconnu de cette histoire criminelle qui ne se limita pas à la France et aux Etats-Unis. Malgré sa désagrégation dans les années 1970, elle a légué des acteurs et des compétences qu'ont cherché à s'accaparer les cartels naissants. Par conséquent, comme dans un fondu enchaîné, le nouveau système s'est approprié l'ancien dont il subsistait encore des traces à la toute fin du XXe siècle.

### **L'héritage : une *Latin Connection* au cœur de la *French Connection* (années 1950-1960).**

La *French Connection* avait Marseille pour épice, mais elle constituait un complexe enchevêtrement de groupes criminels et de familles mafieuses répartis sur plusieurs continents, les familles rivales de la mafia corso-marseillaise en assurant l'arbitrage, en association avec les mafias italiennes<sup>7</sup>. Dans ce dispositif qui se maintint pendant plusieurs décennies, la route latino-américaine fut très active, pour acheminer sur le marché clandestin des Etats-Unis l'héroïne produite en Provence à partir de morphine-base amenée du Proche-Orient. Son émergence remonte aux origines même de ce trafic mondialisé. Dans l'entre-deux

<sup>6</sup> Ont été consultées les archives de l'Office central pour la répression du trafic illicite de stupéfiants-OCRTIS, dans les fonds du ministère de l'Intérieur, aux Archives Nationales (à l'époque, Centre des Archives Contemporaines de Fontainebleau-CAC, aujourd'hui fermé) et les archives du Bureau of Narcotics and Dangerous Drugs-BNDD, ancêtre de la Drug Enforcement Administration-DEA, aux archives nationales américaines (National Archives and Records Administration-NARA, College Park(MD)-Washington D.C.

<sup>7</sup> MARCHANT, Alexandre. La French Connection, entre mythes et réalités. *Vingtième Siècle*, v. 3, n. 115, p. 89-102, 2012.

guerres, les premiers clans corses, dirigés par Paul Carbonne et François Spirito, se lancèrent dans le commerce clandestin de diverses marchandises en capitalisant sur les ressources offertes par le port de Marseille: carrefour des contrebandiers depuis des siècles, porte d'entrée de l'empire colonial, réseaux des messageries maritimes... L'opium levantin prit rapidement une place prépondérante dans ce commerce et les revendeurs marseillais comprirent qu'il fallait élargir les échanges au-delà du seul espace méditerranéen, cantonné entre Le Caire, Beyrouth et Alep, en allant plus au sud de la zone internationale de Tanger, haut lieu du commerce interlope<sup>8</sup>. Or les comptoirs coloniaux de l'Afrique occidentale ou de l'Afrique équatoriale françaises, aux administrations anarchiques rendant plus difficiles les contrôles douaniers, se prêtaient bien à un relais atlantique vers les immenses marchés du Nouveau Monde. De l'autre côté de l'Atlantique sud, les trafiquants français pouvaient mettre à profit la ressource de la langue, le Français ayant été la première langue étrangère apprise dans de nombreux pays latino-américains jusque dans la seconde moitié du XXe siècle. De même, même si la France n'avait pas été un grand pays d'émigration au XIXe siècle, à la différence de ses voisins européens, le Brésil, l'Argentine, le Chili et l'Uruguay avaient tout de même accueilli quelques dizaines de milliers d'immigrants français, créant des communautés se réclamant encore quelques décennies plus tard d'une ascendance et d'une identité françaises<sup>9</sup>. Quant aux contrebandiers italiens, ils pouvaient s'appuyer sur les racines italiennes qui caractérisent près de la moitié de la population argentine depuis les grandes migrations de l'ère industrielle.

Ce commerce interlope se fortifia après la Seconde Guerre mondiale. Les archives du *Bureau of Narcotics and Dangerous Drugs-BNDD* fourmillent de dossiers pointant des trafics orchestrés par les Français et les Italiens entre les côtes africaines et latino-américaines. Développons quelques exemples. Le couple Charles Paccia, dit « Charlot », bandit marseillais de l'entre-deux-guerres et Marie Castellani, étaient installés à Casablanca, au Maroc, à partir de 1934 : ils y tenaient une maison close à partir de laquelle s'organisait la traite des blanches et la contrebande d'opiacés à destination de l'Amérique du Sud. Charles étant mort en 1945, sa veuve poursuivait ces activités, qui firent l'objet d'un rapport des policiers américains en 1952. En 1957, une certaine Leila Vella, napolitaine et en lien avec le milieu corso-marseillais, fut compromise pour ses activités de contrebande depuis Dakar, au Sénégal. Echangeant héroïne européenne contre cocaïne américaine, elle avait l'habitude de payer ses passeurs

<sup>8</sup> FOLLOROU, Jacques; NOUZILLE, Vincent. L'empreinte de Carbone. In: \_\_\_\_\_. *Les Parrains corses: leur histoire, leurs réseaux, leurs protections*. Paris: Fayard/J'ai Lu, 2004. p.17-40.

<sup>9</sup> Informations recueillies sur le site internet du Centre de la Francophonie des Amériques : <http://www.francophoniedesameriques.com/>.

avec la fausse monnaie US. Une hôtesse sur un bateau de croisière s'était ainsi faite payer de la sorte : en voulant les changer à Rio de Janeiro et à Buenos Aires, elle fut repérée par les polices locales<sup>10</sup>. Au début des années 1960, certaines plantations illicites d'opium au Congo-Brazzaville, tenues par des truands corses, alternatives aux sources d'approvisionnement du Levant, renforçaient de plus belle l'importance de ces relais de l'Atlantique sud<sup>11</sup>.

Dans l'après-guerre, de solides accords avaient été noués dans les Amériques pour configurer le commerce mondial de l'héroïne. Dès décembre 1946, la pègre italo-américaine, alors dominée par la figure de Charles « Lucky » Luciano, réunissait les chefs des différentes familles à l'Hôtel *Nacional* de La Havane pour organiser le trafic transatlantique de l'héroïne. Cuba était alors une gigantesque zone franche pour les mafias des Etats-Unis et d'Europe, venus investir dans les bars, établissements de nuit ou maisons closes de la capitale, une dimension renforcée, à partir de 1952, par le dictateur Fulgencio Batista. Cuba fut visitée en 1956 par des chefs du crime marseillais comme Jean-Baptiste Croce qui noua à ce moment-là de nombreux contacts. « Jean-Bati » possédait deux night-clubs à La Havane et s'enorgueillissait d'être dans l'entourage intime de Batista<sup>12</sup>. Il s'associa avec un autre corse expatrié, Paul Mondoloni, qui avait fui la France après un vol retentissant en 1948, celui des bijoux de la femme de l'Aga Khan, le richissime chef spirituel des Ismaéliens qui avait une propriété dans le sud de la France. Cuba s'affirma peu à peu un espace de transit privilégié pour l'héroïne venue de Marseille en échange de cocaïne. Cette dernière était un produit andin. Au Pérou, l'industrie pharmaceutique avait été une grande productrice de cocaïne pendant l'entre-deux-guerres, mais cette fabrication avait été rendue illégale sous les pressions de l'organisme onusien de contrôle des stupéfiants en 1945. Avaient été cependant légués des infrastructures, des chimistes et des savoir-faire qui furent réexploités par des contrebandiers dans une région où les frontières sont floues entre activités légales et économie informelle<sup>13</sup>. Mais les groupes criminels qui leur achetaient la marchandise puis la revendaient étaient implantées au Chili et en Argentine, où ils entraient en relation avec les contrebandiers français. La marchandise était ensuite réexpédiée en partie vers La Havane, signe d'une division internationale du travail très avancée. Mais Croce et ses complices corses furent expulsés de Cuba par la police en 1956 sous l'effet du mandat d'arrêt français, amenant notamment Mondoloni à être jugé et condamné à deux ans de prison en France. Puis Batista

<sup>10</sup> Dossiers *French Heroin*, RG170/156, Archives du BNDD, NARA.

<sup>11</sup> Note de l'agent américain Albert Garofalo depuis Marseille, 5 octobre 1965, RG 170/56, Archives du BNDD, NARA.

<sup>12</sup> FOLLOROU; NOUZILLE, op. cit., p. 118-121.

<sup>13</sup> GOOTENBERG, Paul. *Withering Cocaine: Peruvian Responses, 1910-1945*. In: \_\_\_\_\_. *Andean Cocaine: the Making of a Global Drug*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 2009. p.143-188.

fut chassé par la révolution castriste de 1959 qui entendit assainir l'économie cubaine de ces investissements occultes. Cependant, l'équilibre transatlantique du trafic de drogue institué ces années-là ne fut pas remis en question, les flux clandestins furent simplement détournés en d'autres endroits.

D'autant plus que les malfrats français avaient essaimé ailleurs, opérant derrière des façades légales, tels que des entreprises d'import-export ou des restaurants. Au début des 1950, Paul Mondoloni avait tissé rapidement des réseaux solides et étendus au Mexique, dans le collimateur de la coopération policière internationale encore vingt ans après:

Depuis plusieurs années, les fonctionnaires de l'Office Central, les agents du *Bureau of Narcotics*, et les policiers mexicains ont procédé à une enquête sur l'activité du nommé: Mondoloni Paul, malfaiteur ayant participé au vol des bijoux de la Begum, et qui pour se soustraire à la Justice française, s'était réfugié en Amérique du Nord, en Amérique centrale et dans les îles de la mer des Caraïbes. Mondoloni était dans ces pays le correspondant d'une organisation internationale de trafiquants de stupéfiants.<sup>14</sup>

Mondoloni avait un profil de trafiquant itinérant: il s'associa d'abord avec Antoine d'Agostino, franco-sicilien en fuite pour son rôle au sein de la Gestapo française, surnommée « la Carlingue », sous l'Occupation. A côté des truands, les anciens collabos constituèrent en effet un important vivier de recrutement pour les trafiquants en quête de contacts<sup>15</sup>. D'Agostino avait été condamné à mort par coutumace par le tribunal de Toulouse en juillet 1948. Un temps malfaiteur à New-York, il partit au Mexique en 1951, en y réorganisant le transit de la drogue par-delà la frontière du Rio Grande.

Une note du BNDD de 1954, basée sur l'interrogatoire d'un passeur dénommé Georges Coudert, interpellé en pleine opération, résume les méthodes de cette petite filière française :

Coudert prétend que les courriers de d'Agostino transportaient habituellement l'héroïne de Paris par Air France jusqu'à Montréal, La Havane et Mexico [...] Ceci était fait parce que les courriers désiraient éviter les douanes US plus strictes. Parmi ceux qui ont réussi dans cette opération, selon X, furent Jean-Baptiste Croce et Paul Mondoloni ; qui firent beaucoup de voyages par air, entre la France, la Havane et Mexico [...]

Tous deux engagèrent Coudert à travailler pour eux à Mexico. Croce et Mondoloni voulaient amener l'héroïne en contrebande par avion, à Mexico jusqu'à Coudert qui s'arrangerait alors pour porter l'héroïne en contrebande aux grossistes new-yorkais. Coudert déclara que Paul Mondoloni lui avait demandé d'envoyer une quantité d'héroïne à New-York.<sup>16</sup>

<sup>14</sup> Note « Paul Mondoloni », décembre 1969, Archives de l'OCRTIS, CAC 19920026/4.

<sup>15</sup> Mémo de l'agent américain Victor Maria à Paris, 24 mars 1966, RG170/56, Archives du BNDD, NARA.

<sup>16</sup> Compte-rendu d'interrogatoire de Robert Coudert (traduit), rapport 1954, RG170/56, Archives du BNDD, NARA.

La constitution des valises ou des malles à double fond employés pour l'expédition se faisait dans le sous-sol de l'horlogerie de D'Agostino à Mexico. Mais la police mexicaine arrêta l'individu en 1955, obligeant Mondoloni à partir durablement pour Cuba et Montréal.<sup>17</sup>

Pour acheminer la drogue, les passeurs empruntaient la route, via des cachettes dissimulées dans des camions sillonnant la route panaméricaine ou bien la marchandise était dissimulée dans des cargaisons de nature diverse, caisses de produits alimentaires ou exotiques, boîtes de conserve, voire automobiles, embarqués sur des navires marchands. Le transport aérien, à l'époque peu contrôlé, était aussi utilisé: afin d'être plus tranquilles, les criminels cherchaient à accéder aux malles ou valises diplomatiques, exemptes de tout contrôle douanier. C'est pourquoi, sur le modèle des trafiquants français et corses de l'ex-Indochine qui introduisaient de l'opium en Europe grâce à la corruption des milieux diplomatiques laotiens ou cambodgiens, les trafiquants français d'Amérique latine parvinrent à pénétrer les cercles diplomatiques. En octobre 1960, les agents du BNDD arrêterent Mauricio Rosal, ambassadeur du Guatemala en Belgique, aux Pays-Bas et au Luxembourg, avec un chargement de 100 kg d'héroïne évalué à 3.5 millions de dollars dans ses valises embarquées sur un vol Paris – New-York. Proche de truands corses comme Etienne Tarditi qui le faisaient chanter avec des documents compromettants à propos de sa présumée pédophilie, il aurait passé plus de 200kg de drogue sur un an en usant de son statut diplomatique. Quelques mois plus tard, ce fut au tour de l'ambassadeur du Mexique en Bolivie puis de celui de l'Uruguay en Colombie d'être arrêtés par les agents américains, grâce à des renseignements fournis par des informateurs, pour les mêmes raisons, à savoir la livraison d'héroïne pour le compte de trafiquants français, en passant par différents relais sur tout le continent, comme le Canada:

Une affaire ultérieure ouverte grâce à un informateur appartenant à l'« *underworld* », a permis l'arrestation de l'ambassadeur mexicain en Bolivie, Salvador Pardo-Bolland, et l'ambassadeur uruguayen en Colombie, Juan Aroosti, qui employaient la même méthode. Le *Narcotic Bureau* et la police canadienne ont saisi 138 livres d'héroïne pure dans ce second cas. Les diplomates en question furent poursuivis et condamnés à de lourdes peines de prison »<sup>18</sup>.

Dans le premier cas, l'ambassadeur transportait, en compagnie d'un employé du ministre des affaires étrangères uruguayen de la marchandise à écouler à Boston,

<sup>17</sup> FOLLOROU; NOUZILLE, op. cit., p.117.

<sup>18</sup> UNITED STATE SENATE. *Organized crime and illicit traffic in narcotics*. Washington, DC: Library of Congress, 1965, p. 910. version intégrale

Philadelphie, Washington DC, Détroit et Chicago. Il avait été approché par deux Corses, Gilbert Coscia et Jean-Baptiste Giacobetti et l'affaire semble avoir été scellée lors d'une rencontre à Cannes, sur la riviera française. L'ambassadeur a ensuite été désavoué par l'Etat mexicain.<sup>19</sup>

D'autres facteurs contribuèrent à renforcer la route latino-américaine. Parmi les grandes villes américaines, New-York restait la destination favorite pour le transport d'héroïne. Les clans marseillais y envoyaient aussi directement de l'héroïne par dizaines de kilos, parfois dans les châssis d'automobiles embarquées dans des bateaux au départ du Havre. Le Québec francophone pouvait constituer un léger détour pour atteindre la côte est tout en profitant d'un réseau d'expatriés français à Montréal. Entre 1952 et 1967, par exemple, le corso-marseillais Jean Venturi agissait sous le couvert de son métier officiel de représentant de la société Pernod Ricard, dont le directeur commercial de l'époque était Charles Pasqua, soupçonné maintes fois d'être en lien avec le crime organisé. Par épouse, Venturi était lié à la mafia italo-américaine pour la redistribution<sup>20</sup>. Mais les contrôles des douanes renforcés dans la région de New York après 1962, date de l'affaire Angelvin qui inspira le film *The French Connection* de William Friedkin<sup>21</sup>, ainsi que l'activisme de la police canadienne incitèrent certains clans marseillais à changer leurs plans. Si les envois de came à New York ou au Canada ne cessèrent pas pour autant, de plus grandes quantités passaient dans le sud dans une *Latin Connection* qui s'affirmait encore davantage. En 1964, le grand rapport commandé par le Congrès des Etats-Unis sur l'état du trafic mondial de stupéfiants faisait état de ce mouvement de balancier:

Avant le début des années 1950, l'essentiel de l'importation d'héroïne passait par le port de New York. Une application plus rigoureuse de la loi a conduit à une modification des routes. Une grande partie de l'héroïne fut redirigée vers Montréal et Toronto où les stupéfiants étaient délivrés à des « compatriotes » corses [...]. Puis les trafiquants corses, perturbés par saisies coûteuses d'héroïne aux Etats-Unis et au Canada, établirent une nouvelle base opérationnelle à Mexico depuis laquelle de grandes quantités d'héroïne ont été envoyées à l'« *underworld* » américain. [...] Le changement de base opérationnelle devint bientôt une norme, comme le témoignage de l'officier M. Gaffney l'a bien montré : « en d'autres termes, lorsque la pression policière à Montréal accroît les risques, les groupes passent à Mexico. Lorsque les autorités mexicaines mettent la pression, les criminels repartent à Montréal. Cela semble être la norme depuis 1958. »<sup>22</sup>

<sup>19</sup> *The New York Times*. US links mafia to heroin seized with Latin envoy. 23 février 1964.

<sup>20</sup> UNITED STATE SENATE. *Organized crime...*, op. cit. Annexes (fiches biographiques).

<sup>21</sup> Le film s'inspirait d'un ouvrage du journaliste Robin Moore (*La French Connection*, 1968) relatant un fait divers de 1962 : deux inspecteurs du New York Police Department découvraient 50kg d'héroïne dissimulé dans la voiture buick de l'animateur TV français Jacques Angelvin, passeur abusé de truands marseillais.

<sup>22</sup> UNITED STATE SENATE. *Organized crime...*, op. cit., p.876 et p. 907-910.

Mondoloni s'était réinstallé au Mexique en 1959. Il renoua des liens avec les criminels français du Cône Sud, de plus en plus nombreux. Buenos Aires était aux yeux de la police et des renseignements français une « Coblentz des émigrés sans noblesse »<sup>23</sup>. Tandis que son port n'était pas réputé pour la qualité de ses contrôles. L'un des plus importants expatriés français était Auguste Ricord, ancien membre de la Gestapo française, ayant fui la France en juillet 1944 en passant par l'Espagne. Ayant trouvé refuge dans la capitale argentine, il partit un temps investir dans les cercles de jeu clandestins de Caracas, avant de revenir s'installer en Argentine en 1956. Dans les années 1960, celui qui était surnommé par le milieu marseillais « le Commandant » passa au Paraguay d'où il continuait de diriger ses réseaux, entre Argentine et Venezuela:

Actuellement à Asuncion (Paraguay), où il est propriétaire du restaurant Paris-Nice, cet individu est recherché à la suite d'une condamnation à la peine de mort et à la confiscation de ses biens par le Tribunal militaire de Paris pour intelligence avec l'ennemi [...] Autour de lui gravite toute une équipe d'anciens agents de la Gestapo ayant fui la France et qui se sont réfugiés en Amérique du Sud.»<sup>24</sup>.

Demeuré en Argentine, un autre ancien de la Gestapo française, le Lyonnais André Condemine, poursuivi par la police française pour un braquage meurtrier au Crédit commercial de France en décembre 1958, se cachait sous le nom de Mario Deniz. Enfin se trouve aussi à Buenos Aires, un autre ancien de la « Carlingue », Antoine Sinibaldi, originaire de Calenzana en Corse, recherché pour avoir abattu un syndicaliste lors des grèves sur les quais de Marseille en 1947, puis exfiltré quelques années plus tard hors de France par les frères Guérini qui étaient alors les plus importants chefs mafieux de la cité phocéenne. Tous ces acteurs apparaissaient comme des réseaux francophones dormants, réveillés comme réceptionnistes et intermédiaires dans le commerce transatlantique de la drogue. Surtout que les clans de Marseille envoyait des émissaires, truands qui fuyaient en général la justice pour cause de hold-up ou de règlements de compte sanglants. En 1966, année de consolidation de la *Latin Connection*, arriva à Buenos Aires Lucien Sarti, recherché pour assassinat de policier à Bruxelles, suivi de Christian David, dit « le beau Serge », recherché pour avoir abattu le chef de la brigade parisienne de répression du banditisme, le commissaire Maurice Gallibert. Bien que membre du Service d'Action Civique (SAC), service d'ordre gaulliste aux méthodes douteuses, il ne fut pas gêné de s'associer aux anciens sympathisants de l'occupant nazi. De

<sup>23</sup> GEVAUDAN, Honoré. *La grande bataille de la French Connection*. Paris: J.-C. Lattès, 1987. p. 86. Honoré Gévaudan était à l'époque sous-directeur aux Affaires criminelles au sein de la police judiciaire. L'expression renvoie à la Révolution française, la ville germanique de Coblenz ayant servi de refuge à de nombreux aristocrates français ayant émigré dès 1789.

<sup>24</sup> Note « Auguste Ricard », mai 1970, Archives de l'OCRTIS, CAC 19920026/4.

même que les frères Guérini, anciens résistants pendant la guerre, ne sourcillaient guère du passé des correspondants en Amérique du sud. Ainsi fut monté « la bande des corses de Buenos Aires » et David devint le principal représentant de Ricord entre Buenos Aires, Asuncion et Montevideo. Depuis le Cône Sud, ils exportaient l'héroïne vers le clan de Mondoloni au Mexique. Ce dernier s'associa également sur place avec un personnage singulier : le « général » - en réalité lieutenant-colonel de l'armée mexicaine – Humberto Marilès-Cortès, par ailleurs cavalier et champion olympique en sauts d'obstacle, ayant rapporté plusieurs médailles d'or à son pays en 1948. Tombé en disgrâce après un homicide involontaire en 1964, libéré en 1969, il avait succombé, aux abois, aux promesses d'argent des trafiquants en échange de quelques transports directs de drogue entre Mexique et Europe. Ce réseau parvint à expédier aux Etats-Unis au total près d'une tonne d'héroïne jusqu'en 1972.<sup>25</sup>

Ainsi, la continentalisation et la mondialisation du trafic de drogue, la rationalisation des activités avec une division poussée et internationale des tâches, la corruption des institutions étaient caractéristiques du problème de la drogue en Amérique latine bien avant l'ère des cartels, dans les circuits mis en place par la *French Connection*.

### **La passation : de la French Connection aux cartels (années 1970-1980)**

En 1972, *French* et *latine Connection* firent les frais de la « guerre à la drogue » déclarée par le président américain Nixon, impliquant une coopération renforcée mise en place par protocole en février 1971 entre les polices française et américaine. Parallèlement au démantèlement de plusieurs équipes opérant en France et aux Etats-Unis, les réseaux latino-américains prirent de sérieux coups : en septembre 1972, Auguste Ricord et Christian David furent arrêtés à Asuncion et extradés aux Etats-Unis ; le mois suivant, à Paris, après plusieurs jours de surveillance et d'écoutes devant l'hôtel Georges V, les hommes de l'Office central de répression du trafic illicite de stupéfiants-OCRTIS arrêtaient Humberto Marilès-Cortès en compagnie de quelques complices transportant quatre valises d'héroïne destinées au marché américain. Le « général » sera ensuite retrouvé mort d'un œdème pulmonaire dans sa cellule de garde à vue. En juillet 1973, on découvrit dans une malle métallique flottant sur la Seine, à Saint Cloud, le corps d'André Condemine, disparu depuis novembre 1972, identifié grâce à ses empreintes dentaires. Il avait sans doute été éliminé par certains de ses associés, comme

<sup>25</sup> FOLLOROU; NOUZILLE, op. cit., p. 133.

maillon faible, dans le sillage de l'affaire Marilès<sup>26</sup>. Si Paul Mondoloni passa entre les mailles du filet, Croce fut arrêté et son procès en 1973, à la suite duquel il fut condamné à 25 ans de prison en vertu de la nouvelle loi de 1970 sur les stupéfiants, fut le seul intenté à un « gros bonnet » de la *French Connection*, officiellement démantelée cette année-là, selon les autorités.

En réalité, le coup de bélier policier ne fit qu'éclater l'équilibre provisoire du marché de l'héroïne et ses assemblages hétéroclites. Les différentes cellules criminelles allèrent poursuivre leurs activités en d'autres endroits, où la loi était moins rude, en Italie, Grèce, Asie du Sud-Est et évidemment Amérique Latine. Les filières de transit vers les Amériques ne disparurent pas mais se réarticulèrent : par exemple, au début des années 1970 une route s'était instituée du côté de l'Allemagne. Des voitures truquées venant de France avaient quitté les ports ouest-allemands entre 1971 et 1973 sous la supervision de malfrats français, ainsi que des valises à double fond par voie aérienne depuis le hub de Francfort. Puis une filière s'était isolée de l'autre côté du rideau de fer, les voitures étant expédiées depuis Berlin-Est :

Le personnage central de cette filière en Allemagne était un apatride, Simon Goldenberg, qui fait de l'import-export en tout genre et est désormais *persona non grata* en RDA. En 1972, l'affaire William Perrin – Ohneiser et la saisie de 10 kilos d'héroïne à Paris a montré les liens existants entre le milieu français et le milieu allemand<sup>27</sup>.

Cet itinéraire de transit resta en l'état jusqu'au milieu de la décennie 1970. En l'occurrence, William Perrin, originaire du Havre, était un personnage clé, grossiste et convoyeur, des dernières années de la *French Connection*. Il se spécialisa ensuite dans le convoyage d'héroïne asiatique entre la Thaïlande et les Etats-Unis via les Antilles à bord de voiliers de plaisance, activité pour laquelle il sera condamné en 1988. A sortie de prison, il se lancera dans le trafic de cocaïne par conteneurs truqués entre la Colombie et la France, toujours via les Antilles, ce qui lui vaudra une nouvelle interpellation en 2004, âgé alors de 73 ans<sup>28</sup>.

La décennie 1970 correspondit par ailleurs à la lente naissance des cartels colombiens de la cocaïne. Leur genèse est à situer dans les bouleversements politiques latino-américains, à la suite de l'installation de la dictature militaire dans le Cône Sud, au Chili avec le général Pinochet en 1973 et en Argentine avec le général Videla en 1976. L'augmentation

<sup>26</sup> GEVAUDAN, op. cit., p. 233-234.

<sup>27</sup> Note « Le trafic d'héroïne à partir de la France », 1975, Archives de l'OCRTIS, CAC 19920026/2.

<sup>28</sup> Note « relative au nommé Robert Delanne » [le complice de Perrin], novembre 1991, Archives de l'OCRTIS, CAC 19920255/2 ; Et *Le Nouvel Observateur*: décembre 2004 « Un des acteurs de la French Connection a de nouveau été arrêté pour trafic de cocaïne à Marseille ».

de la répression envers les trafiquants de cocaïne a poussé ces derniers à se replier plus au nord en Colombie. Là-bas, dans un contexte politique troublé par les affrontements entre l'Etat et les guérillas marxistes, ils se rapprochent des bandes délinquantes côtières de *guajiros*. Ces derniers pratiquaient la contrebande d'émeraudes vers le Venezuela et la culture de la marijuana, envoyée ensuite vers les Etats-Unis. Cette alliance donna naissance au trafic de cocaïne vers les Etats-Unis, tiré par la hausse exponentielle de la demande dans ce pays. De puissantes organisations criminelles naquirent, cette fois-ci dans l'intérieur du pays où les laboratoires clandestins étaient implantés dans la jungle, dans la province d'Antioquia, autour de Medellin, et dans la vallée du Cauca, autour de Cali. Des « narcos » se firent un nom comme les frères Jorge, Juan et Fabio Ochoa, Carlos Lehder et Pablo Escobar. Ils se mirent d'emblée à raisonner à l'échelle mondiale, exportant vers l'étranger une cocaïne venant toujours du Pérou, le calcul d'Escobar étant de miser sur une pâte de coca de qualité supérieure à celle produite en Colombie<sup>29</sup>.

Mais, loin d'être des créations *ex nihilo*, plusieurs trafiquants français furent recrutés par les organisations colombiennes pour leur savoir-faire. Pendant longtemps, le meilleur chimiste de la *French Connection* fut le corse Jo Cesari, arrêté à maintes reprises au temps de l'âge d'or du réseau. Sa réputation dépassait les frontières : aux Amériques, on parlait de « la Césari », héroïne blanche et pure à 80%. Or les chimistes sont des acteurs individuels recrutés ponctuellement par les trafiquants en fonction de la demande. Césari était arrivé depuis des années à dépasser tous ses concurrents et à monopoliser le marché de la transformation de drogue. Lors de son interrogatoire en 1972, après sa dernière arrestation, il avoua aux enquêteurs qu'il avait déjà été approché par ses prochains employeurs :

Après la villa Suzanne (lieu de son arrestation), j'avais un gros contrat en Amérique du Sud. Une chaîne de labos à monter en Colombie. C'est vraiment dommage. La cocaïne, c'est ça, l'avenir .<sup>30</sup>

Son suicide en prison mettra un terme au projet.

Mais l'acteur qui incarna le plus le passage de relais des réseaux français aux réseaux colombiens est Laurent Fiocconi, dit « Charlot ». Attardons-nous sur ce personnage. Après un passé de vols, cambriolages et extorsions de fonds, ce délinquant devint chef d'équipe, associé avec son compère Jean-Claude Kella, pour le compte du clan de Gaétan Zampa à Marseille, le nouveau caïd des années post-Guérini. Ils transportaient de l'héroïne

<sup>29</sup> GOOTENBERG, op. cit., p.291-324. Chapitre 7 The Drug Boom and beyond.

<sup>30</sup> MORIN, Marcel; MISSEN, François. *La planète blanche*. Paris: Tsuru éditions, 1971. p. 319.

dans l'Atlantique à bord du thonier *Le Caprice des Temps*, qui sera définitivement arraisonné par les douanes de Marseille en 1972. En 1970, il fut arrêté et jugé aux Etats-Unis pour trafic de drogue ce qui lui valut une condamnation à vingt ans de réclusion dans la prison fédérale d'Atlanta. Il s'en évada en septembre 1974 et s'enfuit en Amérique du sud, au courant des bons plans en matière de contrebande grâce à des codétenus chiliens et cubains. Avec de faux papiers, il s'installa à Bogota puis se rapprocha des malfrats locaux. Le trafic de cocaïne commençait alors à s'intensifier. Pendant quelques années, il allait chercher en DC3, avec des complices, de la pâte de coca péruvienne d'origine traditionnelle au port amazonien de Leticia : le soir, les Indiens du Pérou y franchissaient la frontière pour vendre leur pâte de coca. Puis « on tournait dans des fermes immenses [avec des laboratoires de transformation] autour de Bogota avant de la vendre à d'autres équipes et d'envoyer le reste aux Etats-Unis »<sup>31</sup>. Il apprit sur le tas, au contact des chimistes, les méthodes de transformation de la coca pour lesquelles il se découvrit un certain don. Arrêté en 1978 puis incarcéré à la prison de la Piccota à Bogota, il s'en échappa à nouveau, alors que la Justice française venait d'obtenir son extradition. Les autorités perdirent alors sa trace.

Il se refugia en fait avec sa compagne et ses enfants dans la région du Vaupez, en pleine jungle amazonienne, dans le village de Julipari, accessible uniquement par voie aérienne ou fluviale œuvrant comme chimiste pour le compte d'un trafiquant de Barranquilla rencontré en cellule et avec qui il s'était évadé. Le complice lui faisait apporter éther et acétone par DC3 et récupérait la drogue raffinée par Fioconni sur la base d'une pâte de coca produite localement par les Indiens. Au bout de trois ans, la réputation d'« *el mago* » (le magicien), capable de produire avec un fort rendement une cocaïne de grande qualité, parvint aux oreilles des chefs du cartel de Medellin. Un jour, Carlos Lehder vint trouver Fioconni au cœur de la jungle, lui acheter de la cocaïne, puis lui proposer de travailler pour le cartel de Cali, à l'époque associé à celui de Medellin. Le corse fut installé, avec de nouveaux faux papiers, en plein cœur de Cali pour travailler pour le compte d'Hector Roldan, importateur du cartel: « On m'appelait deux jours avant de venir me chercher. J'arrivais avec ma valise, comme un docteur, dans des propriétés de 10 000 voire 30 000 hectares, où étaient installés les labos. Je bossais avec une dizaine d'assistants ». En 1982, Fioconni entra même en relation directe avec Escobar, qui deviendra le parrain de l'un de ses fils: « Un jour, Pablo Escobar m'a même fait appeler pour de l'héroïne. Ils avaient volé une cargaison de morphine qui venait d'arriver de Chine par bateau. Ils voulaient se mettre à l'héroïne et avec mon passé

---

<sup>31</sup> FIOCCONI, Laurent; PIERRAT, Jérôme. La Picota : jamais deux sans trois. In: \_\_\_\_\_. *Le Colombien: des parrains corses aux cartels de la coke*. Paris: Editions du Toucan, 2009.

dans la « French », il a pensé à moi. Il ne savait pas la tourner et voulait que je fasse venir un chimiste de France »<sup>32</sup>. La Colombie ne produisait alors aucune héroïne. Fioconci ne dit pas dans son témoignage ce qui est ensuite advenu, mais quelques années plus tard, la *Drug Enforcement Administration-DEA* se mit à saisir des chargements d'héroïne en provenance de Cali dans les aéroports de Miami et de Dallas.<sup>33</sup>

Roldan assassiné en 1983, Fioconci continua ses activités pour le compte du cartel de Cali, désormais en guerre avec celui de Medellin. Il fut envoyé au Mexique afin de sonder les possibilités de déplacement de la production dans ce pays, en contact avec les cartels mexicains naissants, rapprochement entre mafias daté par la DEA de 1984. Mais il passa très vite en Bolivie œuvrer au service des trafiquants boliviens. Interpol retrouva sa trace en 1988 : il fut interpellé par la police brésilienne à Rio de Janeiro en novembre 1988, en compagnie de deux Brésiliens et d'un Français en train de négocier 18 kg de cocaïne pour le compte de commanditaires boliviens.<sup>34</sup>

Mais les cartels colombiens ne furent pas les seuls à profiter d'anciens éléments de la *French Connection*. Tirée par la demande des nombreux toxicomanes des Etats-Unis, l'économie mexicaine de la drogue crut en intensité dans les années 1970. Le pays avait une production d'héroïne ancienne, mais elle devint la principale source d'approvisionnement du marché américain en 1975 après les pressions policières accentuées sur le milieu marseillais et les pressions diplomatiques sur la Turquie en vue de la restriction des champs de pavot d'où était détournée l'opium et la morphine-base. Mais les cartels émergents, comme celui de Sinaloa ou du Golfe, ont cherché à réactiver les reliquats des réseaux Mondoloni ou Ricord, prêts à jouer les intermédiaires avec l'Amérique du sud. Ce fut le cas du corse François Orisini, dit « Fanfan », fiché au grand banditisme et poursuivi pour homicide en France, proche de Christian David et d'Auguste Ricord, arrêté et incarcéré au pénitencier de Toulon à la fin des années 1970, mais qui parvint à s'en échapper en 1984. Il retourna derechef à Mexico travailler pour les nouveaux maîtres du marché de la drogue. Il fut de nouveau interpellé en juin 1988 alors qu'il était en pleine opération pour ses nouveaux employeurs:

<sup>32</sup> FIOCCONI, op. cit. Chapitre Cali-Medelli : les narcos en font des tonnes, pour les deux citations du paragraphe.

<sup>33</sup> BOYER, Jean-François. Déclarations de guerre et vaines victoires. In: \_\_\_\_\_. *La guerre perdue contre la drogue*. Paris: La Découverte, 2001.

<sup>34</sup> Note « Laurent Fioconci, figure du milieu français, a été arrêté le 19 novembre à Rio de Janeiro pour trafic de cocaïne », novembre 1988, OCRTIS, CAC 19900255/1.

Installé à Mexico depuis plusieurs années, Orsoni vient d'être interpellé alors qu'il préparait, selon des renseignements obtenus par le SRPJ de Marseille, une livraison de 500 kg de cocaïne entre la Colombie et les Etats-Unis via le Mexique.<sup>35</sup>

Il pourra retourner en France purger sa peine entretemps muée de capitale – alors en cours en Mexico pour les trafiquants - en réclusion à perpétuité. Mais les cartels ont pu compter aussi sur l'ancien compère de Fioconni, Jean-Claude Kella. Incarcéré dans le même pénitencier d'Atlanta, il en sort par remise de peine en 1979. Il passa ensuite plusieurs années entre Espagne et pays latino-américains en voyageant avec des papiers vénézuéliens, prétendant être commerçant d'émeraudes. A Medellin, il devint l'amant d'une jeune femme de la haute société liée au cartel avec lequel il rentra en contact. Il s'installa ensuite au Mexique durablement vers 1983-1984, entre Mexico et Guernavaca, refuge de plusieurs expatriés colombiens. Il fit alors plusieurs années durant la jonction entre les cartels du nord et du sud, tout en restant en contact avec d'autres anciens de la *French Connection* pour d'autres juteuses affaires mondialisées. Il joua un rôle de réceptionniste pour de l'héroïne envoyée depuis Marseille, pour le compte de Francis Vanverberghe, dit « Francis le belge », le nouveau parrain de Marseille au tournant des années 1970-1980, qui ranima le trafic marseillais en important de l'héroïne de Sicile (produite par la mafia Cosa Nostra, avec l'aide ... de chimistes français expatriés de Marseille quelques années plus tôt). En 1988, Kella finit par être inquiété par la police pour sa double activité criminelle : d'une part, par les autorités mexicaines pour son implication dans le convoyage à travers le pays d'une quantité record de 800 kilos de cocaïne destinée au marché américain<sup>36</sup>. D'autre part, par les policiers français agissant par mandat international pour sa lointaine participation, par le biais du truand corse François Scapula, à une nébuleuse de laboratoires clandestins de production d'héroïne dont le plus important était situé à Phoenix dans l'Arizona, non loin de la frontière mexicaine. Cette activité était suivie de près par l'OCRTIS qui traquait les restes de *French Connection* :

Les anciens chimistes, en ce qui les concerne, s'ils ont continué leurs activités délictuelles, ont élargi leur champ d'action : François Scapula, Philippe Wiesgrill, Charles Altiéri travaillaient à façon pour des laboratoires installés au Pakistan, au Liban et même aux Etats-Unis, à Phoenix, Arizona. Certains ont été interpellés en Suisse en 1985. Un autre chimiste, Albert Layani, était installé aux Etats-Unis : il importait de l'héroïne libanaise<sup>37</sup>

<sup>35</sup> Note « interpellation au Mexique de François Orsoni, ancien de la *French Connection* », 7 juin 1988, Archives de l'OCRTIS, CAC 19920255/1.

<sup>36</sup> BOYER, op. cit. Chapitre 13 Un nouvel Eldorado: l'Europe.

<sup>37</sup> Note relative à l'article du journal Le Figaro du 03 10 89 « la seconde vie de la French Connection », octobre 1989, Archives de l'OCRTIS, CAC 1990255/1.

Après un long imbroglio judiciaire, Kella bénéficia d'un non-lieu en 1993. Il repartit vivre à Toulon mais prit soin de laisser au Mexique des relais, comme Alain Tavera, officiellement gérant d'une société d'import-export de primeurs vers l'Europe du Nord, expédiant en réalité de la cocaïne vers l'Angleterre et la Hollande ou d'autres groupes la rachetaient pour en assurer la distribution; ou Antoine Cossu, dit « Tony l'anguille », pour superviser l'éventuel détour de la marchandise par Valence, en Espagne<sup>38</sup>.

Ces trajectoires individuelles mettent en lumière la forte mobilité existant dans l'antimonde du trafic de drogue, ainsi que la manière dont les alliances se nouent entre groupes criminels, selon la logique d'opportunité, les sociabilités informelles dans les pénitenciers ou dans les bars louches des villes colombiennes, les relations amicales, familiales et matrimoniales... De même, la recherche d'un carnet d'adresses, d'un savoir-faire et la réputation liée à l'expérience criminelle expliquent l'intérêt des « jeunes » trafiquants colombiens et mexicains pour les survivants des réseaux de la *French Connection* les plus à même de servir leurs intérêts. D'autres mafias étrangères firent de même: la mafia sicilienne Cosa Nostra, qui connaissait un regain d'activité en dehors de l'Italie au tournant des années 1970-1980, chercha aussi à récupérer les derniers électrons libres des réseaux français en Amérique latine. C'est ainsi que les mafieux Gaétano Badalamenti et Tommaso Buscetta furent envoyés au Brésil dès 1974, là où Auguste Ricord et Paul Mondoloni avait placé des intérêts auprès de fondés de pouvoir, pour essayer de réactiver ces éléments dormants. En 1985, le procès dit de la *Pizza Connection* aux Etats-Unis, impliquant des trafiquants siciliens d'héroïne agissant sous le couvert de pizzerias new-yorkaises, ne fit pas toute la lumière sur la manière dont la poudre venue de Palerme pénétrait sur le territoire américain. Mais il est fort possible que le contournement franco-brésilien ait été emprunté pour faire transiter cette drogue de production italo-française.<sup>39</sup>

### **L'appropriation : vers une *Latin Connection* à rebours (années 1980-1990)**

A partir des années 1980, les réseaux de trafic de drogue des Amériques, jadis pilotés depuis l'extérieur par les mafias européenne et française, devinrent commandés peu à peu par des organisations criminelles latino-américaines, colombiennes et mexicaines. Pour

<sup>38</sup> BOYER, op. cit. Chapitre 13 Un nouvel Eldorado: l'Europe.

<sup>39</sup> SAINT-VICTOR, Jacques (de). *Un pouvoir invisible: les mafias et la société démocratique, XIXe-XXe siècles*. Paris: NRF Gallimard, 2012. p. 195.

autant, ces dernières vont s'approprier les itinéraires et les pratiques hérités des époques antérieures pour exporter massivement de la cocaïne vers l'Europe, intensifiant la mondialisation du trafic en cours depuis longtemps.

Loin d'innover intégralement, ces organisations mirent leurs pas dans des chemins tracés par les réseaux français. Les passeurs et équipes de la *French Connection* transportaient souvent en retour des Amériques de la cocaïne comme monnaie d'échange :

Le trafic en France est surtout un trafic de transit. Les révélations faites par des trafiquants français arrêtés aux Etats-Unis nous ont permis d'apprendre que dans les années 1965-67, certains trafiquants français réfugiés en Amérique du Sud amenaient de la cocaïne en Europe pour financer leurs achats d'héroïne. Cette cocaïne était livrée à des contacts marseillais qui la revendaient en Italie.<sup>40</sup>

Par la suite, ces pratiques inspirèrent les trafiquants colombiens dès le mitan des années 1970. Ces derniers firent transiter une partie de leurs passeurs par l'Europe, notamment Paris, sur leur itinéraire entre Colombie et Etats-Unis afin de ne pas éveiller les soupçons de douaniers :

Il est apparu récemment que des trafiquants colombiens avaient choisi une route curieuse pour introduire de la cocaïne aux Etats-Unis, cette route partant de Bogota passe par Paris d'où les trafiquants repartent pour les Etats-Unis via Londres ou Madrid. Ils pensent ainsi déjouer la vigilance des douaniers américains qui se montrent sans doute plus méfiants à l'égard des sud-américains débarquant aux Etats-Unis par un vol direct.<sup>41</sup>

Mais le marché européen n'était alors pas prioritaire. Il était laissé libre pour les « petits indépendants ». Les choses changèrent vers 1985-1986, lors de la saturation du marché des Etats-Unis: il fallait assurer aux cartels des débouchés pour une production de cocaïne sortant en permanence de laboratoires clandestins désormais industrialisés par le réinvestissement des profits dégagés du trafic.

Les trafiquants colombiens ont alors cherché à orienter leur marchandise vers l'Europe, d'abord vers l'Espagne, en raison des liens linguistiques et historiques facilitant les échanges avec l'ancienne métropole coloniale, par exemple au niveau des liaisons aériennes. Mais la France devint rapidement une cible de choix, favorisant la création d'une sorte de *Latin Connection* à rebours. Les saisies croissantes de cocaïne par les douanes françaises le précisaient. La stratégie des cartels était apparemment de faire passer de grandes quantités de cocaïne, de les stocker avant la revente graduelle. La drogue était transportée par des avions privés acheté par les « narcos » jusque sur les îles antillaises avant d'être embarquée par conteneurs et d'emprunter la voie maritime jusqu'au Havre, via un faisceau de sociétés-écrans

<sup>40</sup> Note « Le trafic de cocaïne », 1975, Archives de l'OCRTIS, CAC 19920026/2.

<sup>41</sup> Note « Le point sur le trafic de stupéfiants et de la toxicomanie en France », juillet 1975, Archives de l'OCRTIS, 19920026/2.

d'import-export alimentaire, avec éventuellement un crochet par les ports espagnols. En juin 1988, une saisie record à Marie Galante (Guadeloupe) de 445 kilos, à bord d'un petit avion privé conduit par des passeurs recrutés par le cartel de Medellin, confirmait bien que Pablo Escobar avait fait le choix d'inonder le marché français, ce qui lui valut la délivrance d'un mandat d'arrêt par un juge d'instruction de Pointe à Pitre:

Les stocks importants de cocaïne existants en Colombie, la production croissante dans les labos, ainsi que la saturation de la consommation aux États-Unis permettent de penser que le trafic vers les pays européens est susceptible de s'aggraver, d'où la mobilisation des services spécialisés de la Police nationale française sur cet objectif estimé parmi les plus importants.<sup>42</sup>

Sur cette route transatlantique, le transport, la revente et l'achat étaient toujours le fait d'équipes faisant intervenir des individus de différentes nationalités mettant à profit les différences de législation, utilisant leurs passeports pour franchir sans encombre de nombreuses frontières internationales. Les trafiquants français ou francophones étaient toujours recherchés comme intermédiaires. Prenons l'exemple d'une équipe franco-canadienne débusquée en 1987, à la suite d'une fouille fructueuse de bagages à l'aéroport Roissy-Charles de Gaulle permettant la découverte de 10 kg de cocaïne. L'équipe responsable avait transporté en Europe près de 300 kg de cocaïne en deux ans. Les frères Marc et Stéphen Gouchie (fichés au grand banditisme français pour braquages), ainsi que les Canadiens Kenneth Williamson et John Sears allaient s'approvisionner en cocaïne auprès des cartels en Colombie ou en Bolivie. Puis ils suivaient un itinéraire aérien et maritime Bolivie-Equateur-Canada-France avec d'éventuels crochets par Rio et Amsterdam<sup>43</sup>.

De surcroît, les réseaux colombiens s'enracinèrent aussi en France:

Au contraire de l'héroïne, qui s'était répandue dans les années 1970 avec la *French Connection*, sous le contrôle de truands français, la cocaïne échappe au milieu traditionnel. Ce qui coupe les policiers de leurs sources de renseignements habituelles. Les Colombiens contrôlent tout, depuis la production jusqu'à l'écoulement, en passant par le transfert.<sup>44</sup>

S'il ne faut pas exagérer, comme le fait ici *Le Monde* en 1987, le contrôle total des cartels sur la distribution en France, car le trafic international repose toujours sur des alliances internationales entre différents groupes, on assista pour autant à une véritable implantation de la nébuleuse des cartels de la cocaïne dans l'hexagone. Contrairement à une idée reçue, les

<sup>42</sup> Note « Poursuite des investigations dans l'enquête effectuée suite à la saisie de 445 kg de cocaïne à Marie Galante », juillet 1988, Archives de l'OCRTIS, CAC 19920255/1.

<sup>43</sup> Note « trafic international de cocaïne : établissement par l'OCRTIS des ramifications d'un réseau international », 27 mars 1987, Archives de l'OCRTIS, CAC 19920255/1.

<sup>44</sup> *Le Monde*, 1987 (pas de date précise, coupure de presse), Archives de l'OCRTIS, 19920255/1.

« narcos » latino-américains n'eurent aucune crainte à s'aventurer dans le pays, malgré les lourdes peines encourues depuis 1970 pour le trafic de stupéfiants. Les bons chimistes colombiens ou boliviens traversaient l'Atlantique pour traiter une marchandise qu'ils pouvaient aussi convoier par ailleurs. Par exemple, en novembre 1988, l'Office, la PAF et la Direction des Enquêtes douanières, exploitant des renseignements d'Amérique latine, identifièrent un certain Johnny A., bolivien, arrivé de Santa Cruz en Bolivie via une escale à Rio de Janeiro. L'individu était connu comme chimiste par les polices andines et la douane détecta de la cocaïne dans sa valise lors du contrôle. Elle ne lui fut néanmoins pas confisquée à l'aéroport et l'homme ne fut arrêté que lors de sa rencontre avec un dénommé Carlos Alfredo M.-C., au *Fouquet's* sur les Champs Elysées. Les 10 kg de cocaïne de très grande pureté retrouvés dans sa chambre d'hôtel du 15<sup>e</sup> arrondissement étaient vraisemblablement destinés à être traités par ses propres soins sur le territoire<sup>45</sup>.

Mais les trafiquants latino-américains surent, eux aussi, exploiter les aménités offertes par les expatriés en Europe. Certains petits criminels ou délinquants, en situation régulière ou pas, pouvaient, contre rémunération, jouer le rôle de réceptionnistes et de receleurs, notamment en France. A la manière d'un réseau dormant, ces ressortissants étaient contactés par leurs compatriotes quand une livraison arrivait dans leur secteur, tandis qu'ils menaient le reste de l'année une existence en apparence rangée ou vivaient de petits larcins ou autres arnaques. Dressons le profil de ces revendeurs à l'aide d'un exemple précis tiré des archives de l'OCRTIS. En janvier 1985, les inspecteurs de la Brigade des Stupéfiants et du Proxénétisme -BSP de Paris apprenaient d'un informateur qu'un ressortissant colombien, demeurant dans le 4<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, se livrerait à la revente de cocaïne, en contact avec d'autres Colombiens domiciliés dans le 6<sup>ème</sup> arrondissement. Les surveillances permirent de cerner leur profil et activités. Au final, une perquisition permit de mettre la main sur 6 kilos de cocaïne, 17 400 francs, 1350 dollars US en liquide et une machine à souder le plastique :

Il est établi, en ce qui concerne Carlos Lopez: qu'il réside en France depuis un an, sans titre de séjour; qu'il fait usage de cocaïne; qu'il a déclaré dans un premier temps tirer l'essentiel de ses ressources du travail au mois; qu'il a immédiatement déclaré que les 6,170 kilos de cocaïne découverts à son domicile avaient été déposés par José Giraldo, qu'il a mis en cause le nommé Gilberto Osorio, véritable organisateur d'un important trafic entre la Colombie et la France, ajoutant que lui-même et Giraldo n'étaient que de petits exécutants; qu'il reconnaît avoir perçu des sommes d'argent de la part de Gilberto Osorio pour « les services rendus » [...]

En ce qui concerne le nommé José Giraldo : qu'il reconnaît qu'il est venu en France pour « travailler » pour le compte de Roberto Osorio ; que les 6 kg de cocaïne découverts chez Lopez sont effectivement la propriété d'Osorio; que le loyer de

<sup>45</sup> Note « surveillance d'un vol Santa-Cruz – Rio – Paris », 3 novembre 1988, Archives de l'OCRTIS, CAC 19900255/1.

l'appartement qu'il occupe 28, rue Saint André des Arts est payé par Osorio ; qu'il était chargé par Osorio de récupérer l'argent des ventes ; que manifestement il craint des représailles de la famille Osorio; qu'il ne met pas en cause Olga Correa, la cousine d'Osorio [...].

Osorio, bien qu'ayant un frère actuellement détenu dans une affaire de trafic de cocaïne, n'a pas hésité à poursuivre sur le territoire français une activité illégale. Il voyage entre la Colombie et la France. Il semble avoir des points de chutes dans divers autres pays: Belgique, Hollande, Allemagne. Il fait des apparitions périodiques à Paris, où les nommés Lopez et Giraldo agissent sous ses instructions.<sup>46</sup>

Cette économie clandestine s'ancre dans des sociabilités informelles usant de la ressource amicale ou familiale, et répondent à une logique de recrutement occasionnel entre le grossiste et les petits exécutants. Nombreux, les intermédiaires ne doivent pas être pensés comme les maillons d'une chaîne entièrement contrôlée par des « gros bonnets » omniscients de Colombie. Chaque équipe doit être vue comme autonome et s'autofinçant à chaque échange de la marchandise. Tout comme le faisaient les Français expatriés en Amérique latine quelques décennies plus tôt... Dans le temps long, les filières de trafic se surimposent et se copient entre elles.

De même, les modes de transport de la marchandise ne varient pas beaucoup par rapport aux anciens réseaux. Tout d'abord, l'acheminement en grande quantité par container : en juin 1988, 175 kilos de cocaïne furent saisis dans un local du 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris, loué par une société colombienne, enregistrée en France en bonne et due forme. La drogue était dissimulée dans 400 boîtes de conserve d'ananas qui avaient été déchargées au Havre. Entre la Colombie et la France, un faisceau de sociétés-écrans spécialisées dans l'import-export alimentaire se chargeait en effet de donner une apparence de légalité au convoi. Souvent le container contenant les boîtes truquées était placé au milieu d'un chargement régulier, les cargos étant toujours chargés par plusieurs sociétés commerciales. La ruse payait, les douanes n'ayant pas les moyens de tout contrôler. Ensuite, les méthodes classiques de convoyage de petites quantités dans les vêtements et les bagages de passagers aériens complices. Mais ici les Colombiens innovèrent en généralisant la méthode de transport *in corpore* par la « mule » : le sachet était avalé ou bien dissimulé dans l'anus. Les trafiquants recouraient de préférence à des passeurs peu typés physiquement, il leur était demandé de pouvoir évoluer sans attirer l'attention dans les aéroports européens, de s'exprimer un peu en français ou en anglais. Lorsque plusieurs passeurs voyageaient sur le même avion, il leur était demandé d'occuper des places bien distinctes, d'utiliser des hôtels différents et de se procurer

<sup>46</sup> Rapport de police de la BSP « enquête de flagrant délit, trafic international de cocaïne, ILS sur les étrangers », février 1985, Archives de l'OCRTIS, CAC 19920255/7.

dès leur arrivée des cartes de téléphone. Les boulettes de cocaïne étaient confectionnées avec des doigts de gants en caoutchouc, recouvertes d'une pellicule de cire de bougie, plus difficiles à repérer par radiographie mais aussi imperméables et indétectables au test urinaire. En 1989, 11 kg de cocaïne transportés sous forme de boulettes furent saisis<sup>47</sup>. Parfois, la drogue était placée dans de petites caisses renfermant des sachets de 500 gr, cachées dans les avions par des mécaniciens soudoyés de la compagnie colombienne Avianca et récupérées par d'autres à l'arrivée<sup>48</sup>.

Enfin, dans la mise en place de leur trafic à destination de l'Europe, les trafiquants latino-américains investirent les mêmes lieux que leurs prédécesseurs français. Colombiens et Boliviens transitaient leur marchandise par les différentes îles des Antilles. Le phénomène de dilatation territoriale typique des économies criminelles qui se développent laissa aussi s'affirmer un maillon brésilien entre région andine et France, là-même où Fioconni avait été arrêté en 1988. Saisie de 50 kg de cocaïne au Brésil l'année suivante, arrestations de trafiquants en Guadeloupe agissant à bord d'un avion de tourisme brésilien... les faits poussaient à la mise en place d'une coopération policière franco-brésilienne<sup>49</sup>. Avec son immense forêt amazonienne, le Brésil offrait un terrain propice à l'aménagement de pistes d'atterrissage et à l'implantation de laboratoires clandestins, et sa proximité avec la Guyane permettait d'accéder au marché français. Ses 10 000 km de frontières terrestres avec une dizaine de pays étaient aussi une aubaine pour des criminels en cavale qui franchissaient les limites de juridiction. Le Brésil exerçait aussi un faible contrôle sur les produits employés comme précurseurs dans la fabrication de la cocaïne, comme l'éther et l'acétone, que son industrie produisait abondamment. Peu à peu, la production et le trafic de cocaïne à destination de l'Europe s'y déplaça.

De même, la route de l'Atlantique sud fut réactivée par les cartels qui se projetèrent sur la côte ouest-africaine, usant, pour atteindre entre autres la France, de connexions francophones. Les trafiquants entrèrent en contact avec la communauté dispersée des Libanais, présente depuis longtemps autour du golfe de Guinée, au Nigéria ou en Côte d'Ivoire<sup>50</sup>. Les contrebandiers libanais avaient été des intermédiaires fort recherchés par les trafiquants de Marseille jadis au temps de la *French Connection*, pour l'achat de

<sup>47</sup> Note « Evolution dans le modus operandi du trafic de cocaïne en provenance de Colombie », juin 1990, OCRTIS, CAC 19920255/7.

<sup>48</sup> Note « La centrale, exploitation n°1 », mars 1987, OCRTIS, CAC 19920255/7.

<sup>49</sup> Note « La coopération franco-brésilienne dans le domaine de la répression du trafic de cocaïne », juin 1989, OCRTIS, CAC 19900255/2.

<sup>50</sup> LETEUR Serge, fascicule *Les produits stupéfiants*, Ecole Nationale Supérieure de la Police, octobre 1989, chapitre « cocaïne », Archives du ministère de l'Intérieur, CAC 19970135/29.

morphine-base au Proche-Orient ou comme associés dans les ports méditerranéens et africains. Le golfe de Guinée, d'ancienne base de projection des trafiquants français vers le Nouveau Monde, devint un maillon clef du trafic de cocaïne de l'Amérique latine vers la France. Ainsi, en octobre 1986, munis de commissions rogatoires internationales délivrées par des juges du Tribunal de Grande Instance de Bobigny, des fonctionnaires de l'OCRTIS partirent pour la première fois en Afrique de l'Ouest, notamment en Côte d'Ivoire. De la cocaïne bolivienne était expédiée vers la France en grande quantité depuis Abidjan. Les policiers mirent rapidement au jour un groupe de trafiquants, dominé par un dénommé Jamil-Abdallah Zorcot, un Libanais-Brésilien francophone issu d'une famille d'industriels très aisée et influente dans le milieu libanais de Côte d'Ivoire. Trois autres individus clefs, résidant à Abidjan, Français, Libanais et Ivoirien, furent également identifiés puis arrêtés, comme passeurs transatlantiques ayant acheminé à plusieurs reprises de la drogue depuis La Paz et Santa Cruz. Mais, lorsque les mailles du filet se resserrèrent autour de Zorcot, le suspect franchit subitement l'Atlantique, avec 48 000 000 francs CFA, officiellement pour investir dans un hôtel-restaurant au Brésil<sup>51</sup>. L'affaire démontrait non seulement la place croissante du Brésil dans le trafic transatlantique mais aussi le rôle d'intermédiaire d'une « importante colonie syro-libanaise » de langue française dans le commerce de la cocaïne latino-américaine et également d'une héroïne en provenance de Bombay, dans le Croissant d'Or<sup>52</sup>. La visite créa une certaine émulation chez les policiers d'Afrique de l'Ouest, à défaut de semer la terreur dans le milieu des trafiquants, nullement dissuadés de poursuivre leurs activités.

Plus au nord, la *French-Mexican Connection* prospéra encore longtemps grâce au rôle d'arbitre entre les cartels de Mexique et de Colombie de Jean-Claude Kella. Mais le mystère restera sur la jonction par l'Amérique centrale, en raison d'un manque de renseignements policiers. Étonnamment, l'OCTRIS était très présente, par ses antennes, dans les Caraïbes et en Amérique andine, mais ne disposait alors pas de bureaux au Panama, Costa Rica ou Guatemala. La raison en était institutionnelle et stratégique: les moyens financiers étaient alloués en priorité à la lutte contre les organisations criminelles qui opéraient sur le territoire français. C'était le cas des réseaux franco-colombiens, mais pas franco-mexicains qui faisaient rentrer la drogue en Europe par l'Espagne. Les autorités ne perçurent donc pas avant les années 2000 le danger du Mexique en tant que région exportatrice vers la France et

<sup>51</sup> Dossier « Compte-rendu de mission à l'étranger : Côte d'Ivoire », novembre 1986, Archives de l'OCRTIS, CAC 19920255/8.

<sup>52</sup> Note « La coopération franco-brésilienne, trafic de cocaïne », juin 1989, OCRTIS, CAC 19920255/4.

ne voulaient pas, de surcroît, affecter une longue tradition d'amitié diplomatique<sup>53</sup>. Les réseaux du Toulonnais auraient importé pour près de 450 millions de francs de cocaïne entre 1996 et 1998, dont 90 millions de francs pour les seuls acteurs français. Le trafic se chiffrait en tonnes de cocaïne, transitant par container effectuant parfois un détour supplémentaire par le port de Cotonou au Bénin, renforçant une fois de plus la place du carrefour ouest-africain dans le trafic mondial de drogue. Mais Kella sera de nouveau arrêté en 1998 avec ses complices Antoine Cossu et Amada Carrillo. Ce seront les derniers feux de la connexion française aux Amériques en matière de drogue. Aujourd'hui, les mafias italiennes, que ce soit la Cosa Nostra sicilienne, la Camorra napolitaine ou la calabraise N'Drangheta, également concurrencées par les organisations russes en plein essor depuis les années 1990, ont repris ce rôle<sup>54</sup>. Mais leur rôle dans la chaîne du trafic aura été réduit à ceux de grossistes et de transporteurs alors que la production leur échappait, ce qui relève d'une singulière inversion des rôles entre Amériques et Europe par rapport aux décennies antérieures.

Ainsi, l'histoire des cartels latino-américains de la drogue plonge ses racines dans la *French Connection*. Du sud au nord des Amériques, les criminels français expatriés ont mis place une économie de la drogue continentalisée et mondialisée dès le milieu du XXe siècle, à travers un système qui connut son âge d'or dans les années 1950-1960. En 1966, une *Latin Connection* était clairement autonomisée au sein de la *French Connection*. Cette dernière se fragmentant à l'orée des années 1970 sous l'effet de la nouvelle stratégie franco-américaine de « guerre à la drogue », les réseaux institués ne disparurent pas pour autant du jour au lendemain. Les cartels de la cocaïne en tirèrent même profit, cherchant à intégrer à leur système contractuel d'anciens trafiquants de la *French Connection*, tel Laurent Fioconi qui œuvra pour les clans colombiens ou Jean-Claude Kella se mettant au service des organisations mexicaines. L'héritage de l'économie de l'héroïne inspira les nouveaux trafiquants de cocaïne qui, jusqu'aux années 2000 et aujourd'hui encore, s'approprièrent les itinéraires, les sociabilités et les modes opératoires, inversant la distribution antérieure des tâches entre producteurs et distributeurs de drogue de part et d'autre de l'Atlantique.

A travers cette étude, c'est la nature même des économies criminelles qui s'en trouve questionnée. Si les trafiquants colombiens, boliviens ou mexicains ont certes innové par leur production massive et à haut rendement, leur recours systématique à la violence, leurs moyens logistiques et financiers colossaux, qui peuvent faire parler de « révolution

<sup>53</sup> BOYER, op. cit. Chapitre 13 Un nouvel Eldorado: l'Europe .

<sup>54</sup> Ibid. Chapitre 14 L'étonnante alliance des mafias russes et colombiennes.

industrielle » du trafic<sup>55</sup>, la différence avec les générations de trafiquants antérieurs fut surtout d'intensité et non de nature. En cela, le terme de « cartel » est abusif, pour la formalisation économique qu'il suggère : ces clans ont beau avoir des stratégies commerciales, ce ne sont pas des entreprises ayant noué une entente. Ce sont des assemblages divers de familles élargies, de clans, d'amis et d'associés occasionnels qui font leurs opérations au coup par coup, avec des contrats ponctuels et informels, comme le montrent la manière dont les survivants de la *French Connection* se sont agrégés aux nouveaux équilibres du trafic et celle dont la nouvelle génération a mené ses affaires dans les Amériques et en Europe. A ce titre, au-delà des connexions françaises, il serait intéressant d'examiner aussi les agencements entre mafias italiennes et cartels latino-américains dans les Amériques, d'hier à aujourd'hui.

---

<sup>55</sup> SAINT-VICTOR, op. cit., p. 238.